

Société samedi 29 septembre 2012

Une ville aux féminins singuliers

Par Textes: Jonas Pulver, photos: Aline Paley

Au Mexique, la région de Juchitán de Zaragoza abrite une société dans laquelle les femmes règnent sur le commerce et l'organisation familiale. S'y exprime aussi une troisième voie identitaire, celle des «muxes», qui défie la dualité des sexes

Les yeux dans les yeux. Fierté des regards, dignité des moues, et une lenteur de geste qui procède du rite. Corps à corps symétriques et mystiques; les femmes entrent en danse et en révérence, deux à deux, mains dans les mains, couples homogènes aux équilibres doucement chaloupés, comme à l'épreuve des injonctions narquoises du DJ et de ses rythmes latins qui grésillent sur les haut-parleurs d'un soir de fête.

Autour de la piste, délimitée par les murs de briques nues et quelques rangées de chaises en bois, d'autres observent, approbatrices. Les larges jupes laissent courir jusqu'au sol les couleurs d'une féminité franche et affirmée. Les bras se reposent sur de grands plats de plastique où les lamelles de fromage, les sucres du piment et les grillades de poisson marient leurs arômes, non loin d'une bouteille de «cerveza» dont les bulles ambrées mettront bientôt des éclats en bouche et quelques larmes sur les joues. Les maris, eux, restent sagement à l'arrière, par petits groupes autonomes et presque silencieux, à contempler ce manège chorégraphique dont ils demeureront absents pour la plupart.

Non loin de la côte Pacifique qui longe l'état mexicain de Oaxaca, le village de Mixtequilla célèbre ce soir l'anniversaire de l'une des siennes. Depuis Juchitán de Zaragoza, la ville la plus proche dans l'isthme de Tehuantepec, il a fallu rouler une petite heure pour accéder à ce patelin de quelques dizaines d'habitants accroché à la panaméricaine, cette route immense et bordée par les cactus qui semble vouloir étirer ses horizons brûlants et rectilignes jusqu'aux deux extrémités du continent.

Comme c'est la tradition dans la communauté zapotèque de l'isthme, l'une des ethnies indiennes natives du golf mexicain, ce sont les femmes qui supervisent le déroulement des célébrations. Elles s'accueillent, se saluent mutuellement en leur qualité de cheffes claniques, se distribuent entre elles les victuailles et les caisses d'alcool apportées en guise de présents participatifs. Bientôt, elles se déhancheront, hurleront jusqu'à tard dans la nuit, libérant leurs longs cheveux noirs des fleurs et des rubans qui les maintenaient strictement tirés. Débordements de vie, démonstrations d'exubérance. Inversement proportionnels à une réserve ici typiquement masculine.

Juchitán de Zaragoza passe dans les médias et l'imaginaire collectif mexicain pour être l'une des rares sociétés matrilineaires au monde. «Ici, ce sont les femmes qui administrent la vie familiale et publique. Elles gèrent l'économie du foyer, et maîtrisent les échanges commerciaux, notamment au marché», explique Mary Medina, artiste et musicienne zapotèque originaire de Juchitán dont les compositions disent depuis vingt ans les joies et les peines des femmes de l'isthme. A Mixtequilla, pendant la fête, elle a entonné quelques-unes de ses chansons devant un public conquis.

«Traditionnellement, les métiers de la pêche, de l'élevage et de la cultivation des terres sont réservés aux hommes. Ils commencent à travailler très tôt, s'arrêtent dans le milieu de l'après-midi, poursuit Mary Medina. Les femmes, en plus de régner sur le foyer, se chargent de mettre en vente ou d'échanger les marchandises, au marché, mais aussi dans d'autres villes de la côte, jusqu'à Oaxaca voire au-delà. Du coup, les femmes ont la responsabilité de la bonne tenue des comptes.»

Des légumes à pleines luxuriances. Des fruits aux formes exotiques. De grandes pièces de viande et

puis des œufs d'iguane baignant dans leurs eaux. Au plus chaud de la journée, les ombres du marché couvert se chargent de fragrances capiteuses. Situé non loin de la place centrale, dont les colonnades blanches et les angles très droits racontent l'architecture post-coloniale, le marché est le centre névralgique d'une ville où «65% des quelque 100 000 habitants parlent encore la langue zapotèque en plus de l'espagnol officiel», confiait un peu plus tôt Vidal Ramirez Pineda, directeur de la Maison de la culture. Entre les étals de nourriture, au rez, et ceux consacrés à l'artisanat, à l'étage, débordant de cuirs travaillés et de textiles brodés (les huipiles et les naguas, les tuniques et les jupes qui composent la tenue traditionnelle), pratiquement aucun homme en vue.

Ceux qui ont l'audace de s'y aventurer s'exposent à l'un ou l'autre coup d'œil inquisiteur, comme celui lancé par cette septuagénaire au caractère bien trempé qui gronde derrière son stand quand on lui fait remarquer qu'elle ne fait pas son âge. «Bien sûr que je fais mon âge! Je suis mère, et grand-mère, vous savez. Vous n'avez pas intérêt à dire le contraire!»

Dans les artères alentour, quelques entreprises de crédit ont implanté leurs vitrines formatées parmi les petites échoppes et les carrioles des marchands de rue, et les jeunes filles portent jeans et T-shirts façon Jennifer Lopez ou Salma Hayek. Les femmes du marché, elles, arborent presque toutes le huipil et la nagua, symboles d'une culture qui «fait des femmes les héritières naturelles des maisons, parfois également des terres, et permet, lors d'un mariage, que le jeune époux aille vivre dans la famille de sa compagne», note Vidal Ramirez Pineda. Autant de coutumes qui tranchent avec celles en vigueur dans le reste du pays. Mary Medina ajoute: «Les femmes ont aussi une place prépondérante dans les rituels religieux. Lors des enterrements, par exemple, elles ont en main toute la cérémonie, qui peut durer plusieurs jours. Les hommes, eux, jouent un rôle uniquement logistique.»

Cependant, la transmission des patronymes passe par les hommes, qui gardent également certains privilèges dans la hiérarchie politique. En ce sens, la socio logue Alejandra Flores Tamayo préfère parler de «prestige social» plutôt que de matriarcat strict. Cette chercheuse rencontrée à Mexico City a consacré une thèse à l'expression de la féminité dans l'isthme. «Ce prestige est issu des traditions précolombiennes. Elles ont été documentées par de nombreux colons, par exemple Manso de Contreras, qui évoque en 1590 des amazones primitives au pouvoir matriarcal. Plus tard, dans les années 1850, le prêtre Charles Brassier, venu évangéliser la région, croit rencontrer dans l'isthme une incarnation de la déesse Isis...»

Des facteurs géostratégiques ont contribué au caractère conquérant des commerçantes zapotèques. «Juchitán, en plus de jouir des richesses naturelles de la mer et des terres, est un carrefour commercial depuis lequel les biens sont redistribués sur toute la région, analyse Vidal Ramirez Pineda. Il existe six autres ethnies natives dans l'isthme, notamment les Mixes et les Chontales, mais les Zapotèques, majoritaires, ont historiquement assis leur domination en maîtrisant le flux des marchandises.»

Plus récemment, les luttes politiques ont conféré de nouvelles dimensions à l'image de la femme juchitèque. A la fin des années 1970, l'isthme est marqué par la création de la Coalición Obrera, Campesina, Estudiantil del Istmo (Coalition des travailleurs, paysans et étudiants de l'isthme, ou Cocei). «Les luttes de cet important mouvement sociopolitique d'opposition, né à Juchitán, ont débouché sur l'élection d'un des tout premiers gouvernements de gauche du Mexique», souligne Lynn Stephen, anthropologue à l'Université d'Oregon et auteur du livre Zapotec Women. «Les femmes avaient non seulement leur place à la tête du parti, mais elles disposaient aussi de leur propre comité, et il était fréquent de les voir apparaître en tête des défilés ou dans l'iconographie liée aux campagnes.»

Et les hommes? Ils semblent se satisfaire de leur statut peu significatif dans la société de l'isthme. A l'image de Guillian, 23 ans, étudiant en administration d'entreprise rencontré sous les hauts palmiers qui contemplent le marché aux fleurs, à deux pas du palais municipal. «C'est vrai, ma mère gère tout à la maison, les factures d'électricité, l'argent de poche ou la connexion internet. Son opinion prime, et papa se tait. En même temps, c'est plus simple ainsi: elle a toutes les cartes en

main.» Céder du pouvoir, gagner en confort. Voilà la devise de la gent masculine zapotèque. «Les femmes sont en quelque sorte prisonnières de leur prestige, commente Alejandra Flores Tamayo. Ce prestige s'accompagne d'une forte masse de travail, et de nombreuses contraintes.»

Parmi elles: la nécessité d'arriver vierge au mariage, encore très ancrée dans les mentalités et fêtée lors d'un cérémonial d'étoffe blanche, de pétales rouges et de vin partagé. Et puis, certaines jeunes filles sont menées contre leur plein accord devant l'autel, comme le confirme le Padre de Hidalgo, le prêtre de la ville, qui dit tout faire pour limiter ces pratiques. Quant aux violences domestiques, «elles sont en réalité tout aussi fréquentes que dans le reste du Mexique», estime Lynn Stephen, tandis que le divorce demeure un tabou fondamental. Mary Medina en a fait les frais. La musicienne s'assume aujourd'hui en femme épanouie et fière de son célibat, après une première union consacrée à l'âge de 15 ans, pourrie par l'alcool, les injures et les coups, et plusieurs années de concubinage avec un artiste peintre finalement trop possessif à son goût. «La rupture est une chose, affirmer la volonté d'être seule en est une autre, surtout lorsqu'on a trois enfants. Les regards peuvent être durs, y compris parmi les femmes. Mais il y a parfois aussi de l'admiration.»

Les femmes de Juchitán se tendent la main pour former une ronde puissante et séculaire. Mais cette ronde, tout en instituant leur prestige et leur force, définit leur champ d'action, un espace au-delà duquel le machisme reste cinglant. Certaines choisissent de danser à contretemps, voire de quitter la piste. Elles s'exposent ainsi à la vulnérabilité. Mais parviennent parfois, comme Mary Medina, à offrir une définition renouvelée de la féminité dans l'isthme, encore souveraine, toujours emblématique.